Maurice Barrès

UNE ENQUÊTE AUX PAYS DU LEVANT

Alexandrie – Beyrouth – Le Liban Le tombeau d'Henriette Renan Une soirée avec les Bacchantes La religieuse arabe Baalbek – Damas Le Vieux de la Montagne Le génie de nos congrégations

Homs – Alep – L'Euphrate Antioche – Le Taurus Les danseurs mystiques de Konia Chez le grand Tchélébi Constantinople Le sarcophage d'Alexandre

ORIENTS

Éditions Manucius





ORIENT**\(\)**Collection dirigée par Jacques Huré



UNE ENQUÊTE AUX PAYS DU LEVANT



Maurice Barrès

Une enquête aux pays du Levant

-X

Alexandrie - Beyrouth - Le Liban Le tombeau d'Henriette Renan Une soirée avec les Bacchantes La religieuse arabe - Baalbek- Damas Le Vieux de la Montagne Le génie de nos congrégations

Préface par Jacques Huré



Éditions Manucius

© Éditions Manucius, 2005 9, rue Molière - 78800 Houilles www.manucius.com



BARRÈS À SA TABLE DE TRAVAIL Juin 1923.



PRÉFACE PAR JACQUES HURÉ

Il était temps. *Une Enquête aux Pays du Levant*, jamais rééditée dans sa forme initiale depuis sa première parution en 1923 (1), va enfin réintégrer la librairie. L'on pourra lire, ou relire, l'un des textes majeurs de l'œuvre de Maurice Barrès, et de ce que l'on peut appeler la tradition du récit de voyage (en arabe, *rihla* (2)) d'écrivain français en Orient, telle qu'on peut la concevoir initiée par Chateaubriand en 1807 (3) et s'achevant, justement, avec l'auteur de *La Colline inspirée* (4).

Le livre attire d'abord l'attention car, dans la trajectoire de la vie de son auteur il constitue l'ultime manifestation de son identité d'écrivain. Maurice Barrès meurt le 4 décembre, quelques jours seulement après la parution de son livre, mis en vente le 28 novembre. L'on ne peut qu'être impressionné par la conjonction des deux événements, comme si *L'Enquête* [...] cherchait à suggérer clairement qu'il convenait de reconnaître in fine en son auteur la revendication de son appartenance au territoire lointain de l'Orient. C'est celle-ci que nous voudrions mettre en relief ici en montrant qu'elle émane d'un texte exceptionnel devant être lu avec attention aujourd'hui tant il s'inscrit dans le champ de la réflexion contemporaine.

Le livre édité en 1923, évoque un voyage accompli en mai-juin 1914. Entre ces deux années, quels bouleversements! La guerre a brisé la continuité du temps, de l'histoire, celle de la cohérence de l'une et de l'autre. L'enquête menée en 1914 peut-elle alors prétendre apparaître encore digne d'intérêt en 1923, après la destruction de l'ancienne Europe et de l'Empire ottoman? Paradoxalement, lorsqu'il rédige sa lettre d'envoi à l'Abbé Brémond, en octobre 1923, quelques jours avant la proclamation de la République de Turquie à Ankara (le 29), Barrès ne se pose pas la question. Au reste, l'histoire de l'Orient que traverse le voyageur en 1914 n'est pas présente dans le texte, ou elle ne l'est qu'à travers l'écho donné à des événements intéressant les populations chrétiennes (en particulier les Arméniens, massacrés par les Turcs en 1915-1917). Jamais n'est évoquée la situation de

UNE ENQUÊTE AUX PAYS DU LEVANT

crise que connaît en 1914 l'Empire ottoman, à l'intérieur, avec l'action du Comité Union et Progrès, et à l'extérieur, dans ses relations à l'Europe des Balkans, et aux pays arabes (5). Quelle différence avec Pierre Loti, mort quelques mois avant lui (le 10 juin) et dont le dernier ouvrage sur la Turquie, paru en 1921, se veut un ultime témoignage en faveur des Turcs objet de la vindicte des vainqueurs de la guerre (6).

En publiant son enquête sept ans après son voyage, Barrès s'acquitte d'une obligation publique (rendre compte de sa mission) mais, sans doute aussi, d'abord, d'une exigence intérieure (exprimer une «orientalité» qui exigeait de parvenir à la lumière (7)). La réalisation du projet éditorial traduit la volonté de donner à ce texte un destin. Or, paradoxalement, celuici n'a pas été accompli comme le prouvent l'absence de sa réédition en volume autonome (8) et le manque d'intérêt qu'il a suscité de la part des critiques littéraires, mis à part - il faut le souligner - le travail magistral d'Ida-Marie Frandon effectué dans les années cinquante et qui visait à dégager de l'ensemble de l'œuvre et de la vie de Barrès les éléments qui y dessinent les entrelacs des figures d'Orient.

François Broche a publié en 1987, une biographie remarquée (9). De L'Enquête [...], il n'est pratiquement pas question. S'il retrace rapidement l'itinéraire de Barrès au Levant (op.cit., pp. 463-465), il ne dit rien du livre de 1923, se limitant à en annoncer en cinq lignes la parution en revue d'abord, en volumes ensuite (op.cit., p. 527). On peut s'interroger sur les causes d'une telle discrétion. Indifférence à l'Orient barrésien? Peut-être. Jugement dépréciatif porté sur l'œuvre? C'est bien possible si l'on se réfère à cette surprenante phrase de Jean Gaulmier présentant l'ouvrage dans Le Monde des Livres du vendredi 4 décembre 1987, et qui écrit : «l'Orient vrai, on le trouve dans ses impressions des Cahiers et non dans l'illisible Enquête aux Pays du Levant». Si nous souscrivons à l'appréciation visant les Cahiers (10), nous nous élevons contre le jugement négatif porté sur l'œuvre. «Illisible»... les chapitres sur les grandes figures de la mystique musulmane, sur sa rencontre avec le grand maître de Konya? «Illisible» la démarche de Barrès? Le lecteur jugera par lui-même. Au reste, l'épithète est réduite à l'insignifiance si l'on prend en considération le travail d'érudition exemplaire entrepris par Ida-Marie Frandon qui publia en 1952 L'Orient de Maurice Barrès, Étude de genèse (Genève, Droz), ouvrage de 484 pages, suivi, deux ans plus tard, par Assassins et Danseurs mystiques dans l'Enquête aux Pays du Levant de Maurice Barrès (même éditeur (11)). Il n'est qu'à lire ces deux livres pour être convaincu que l'aventure essentielle que Barrès a vécue et mise en scène dans sa vie et son œuvre fut sa rencontre avec l'Orient. L'on peut aujourd'hui tirer profit de la lecture des textes qui en

PRÉFACE

retracent les circonstances sur des registres divers. Telle est la réalité de l'héritage laissé par Barrès et qu'il convient de prendre en compte (12).

Considérant ici le dernier acte de cette aventure orientale sans équivalent, nous devons, dans un premier temps, examiner le voyage dans sa réalité, soit évoquer son itinéraire. C'est naturellement à IM. Frandon que nous emprunterons ces données.

Barrès embarque le 1^{et} mai 1914 sur le *Lotus* (navire des Messageries Maritimes) à destination d'Alexandrie où il arrive le 5 (13). Il en repart deux jours plus tard pour Beyrouth où il débarque le 9 avant de repartir le 13 pour Damas, et de revenir à Beyrouth le 16. Le 20 mai, il y rencontre le patriarche de Syrie afin d'être informé sur les Yézidis (14). Puis, le 22 mai, il quitte Beyrouth pour la Syrie (Homs et Hama). Le 23 commence le périple qui va le conduire à partir de Hama aux châteaux des «Assassins» avant de s'achever le 29 à Tartous sur la côte (le trajet s'effectue en voiture ou à cheval). Retour au Liban (Tripoli) où il rejoint Beyrouth par mer. Sur les conditions de l'expédition, citons IM. Frandon: «Les incertitudes sur les chemins, sur les distances ne permettaient pas une organisation méthodique des étapes, et souvent il fallut marcher pendant les heures chaudes. Sauf à Qadmus et à Banyas il dut coucher sous la tente» (15). Durant cette ultime escale à Beyrouth, il se rend à la grotte d'Adonis (Afqa), à Jounieh et Antoura.

Le 7 juin, Barrès quitte définitivement le Liban et commence alors la deuxième partie de son périple, en fait, un deuxième voyage, mais cette fois, il est accompagné de l'archéologue G. Contenau (16). Ils se rendent d'abord à Alep, repassent à Homs et Hama. Le 9 ils vont, par le chemin de fer, d'Alep à Djerablous (17), «voir l'Euphrate». Rentrés à Alep, ils en repartent le 10 pour Antioche (18) où ils séjournent jusqu'au 13. Ils partent toujours en train, ce jour-là, pour l'Anatolie. Le 14, ils atteignent Adana, le 15, Tarsus. Là, ils doivent continuer à cheval jusqu'à Bozantis (Pozanti), d'où ils reprennent le train pour Konya où ils arrivent dans la soirée du 16 juin après des moments parfois éprouvants. IM. Frandon cite un extrait du Journal de Barrès «Dans le train, je n'ai rien vu, étendu, et je comptais que je n'avais ni mangé ni dormi depuis Tarsous [...] depuis quarante-huit heures». Là, s'amorce la dernière phase du voyage. «Barrès est à Konia les 17 et 18 juin et probablement le 19 encore. Du trajet Konia-Constantinople, les *Cahiers* et l'*Enquête* ne disent rien. Barrès en tout cas est à Constantinople le 26 juin. En fait, au début de juillet, le 2 au matin, il était déjà de retour à Neuilly» (19).

UNE ENQUÊTE AUX PAYS DU LEVANT

Tels sont les éléments qui constituent la matrice du récit. Un récit de voyage en Orient doit transcrire l'aventure vécue mais en lui donnant un sens qui vient d'ailleurs, du territoire de la subjectivité du voyageur. C'est celui-ci que nous voudrions dégager à présent.

On doit prendre en compte, d'abord, la direction suivie. Barrès se rend à Istanbul, en partant d'Alexandrie et après avoir parcouru les vastes territoires du Liban, du nord de la Syrie et du sud-ouest de la Turquie. Il ne fait pas de doute que le texte dessine une route allant de la cité égyptienne à la capitale impériale ottomane, la ville du «temple de la sagesse divine» (20) et du «cénotaphe d'Alexandre» vu «au musée de Constantinople» (21). Le voyageur va vers la cité qui incarne la fusion des spiritualités, celles de l'Antiquité et du christianisme (Hagia Sofia) et, plus subtilement, ce qu'indique définitivement le destin d'Alexandre, la rencontre historique de l'Occident et de l'Orient.

Cet axe était déjà repérable dans le récit de Nerval (22) auquel Barrès se réfère maintes fois. Déjà le texte, vu non comme la juxtaposition de voyages successifs mais comme l'architecture d'un ensemble d'idées sur l'Orient, faisait entrevoir nettement la souveraineté exercée par la Ville sur l'imaginaire du voyageur, sur celui de l'écrivain. L'on doit, semble-t-il, retenir ce fait d'écriture, l'attribution de la fonction de pôle donnée à (Constantinople) Istanbul.

Le deuxième élément à prendre en compte lorsque l'on cherche à déterminer le sens général de l'œuvre, nous est proposé par la cause du voyage, une «enquête sur la situation de nos maisons d'enseignement laïques et congrégationnistes, spécialement sur ces dernières dont je sais qu'elles risquent de mourir dans un bref délai» (23). Le texte de Barrès fournit un état des lieux de notre enseignement au Levant en 1914 qui ressortit aussi à l'histoire du développement de notre culture en Orient. L'on ne peut s'empêcher d'éprouver de la nostalgie à considérer l'étendue de notre action en ce domaine en ce temps-là, celle du mérite de tous les acteurs, laïcs et religieux, qui en étaient les exécutants, quand on compare le passé au présent. Ce que Barrès nous dit, en développant ce point, derrière les faits, c'est l'importance de l'enjeu culturel pour la politique orientale de notre pays. Ainsi, en rappelant le passé, le texte de Barrès nous conduit, semble-t-il, à examiner la situation actuelle à l'aune des données de notre temps, la nécessaire réciprocité en la matière. Si à l'époque de Barrès, l'on ne se souciait pas de développer dans l'enseignement secondaire l'étude de l'arabe et du turc, il n'en va plus de même aujourd'hui. Le besoin de connaître les langues dites orientales est compris comme une nécessité de notre diplomatie sinon comme un devoir vis-à-vis des populations arabophones ou turcophones vivant en France.

Toutefois, les considérations de Barrès sur sa mission officielle ne nourrissent que la périphérie de l'œuvre dont l'architecture est dessinée par les deux moments essentiels du voyage que sont, en Syrie, la visite des «châteaux des Assassins» et le séjour à Konya, «la ville des danseurs mystiques» (24).

Avec cette partie du récit, l'on dispose d'un témoignage unique sur l'univers spirituel de la mystique musulmane. Aucun écrivain n'a jamais réalisé ce que Barrès a fait là, livrer une part de lui-même à travers le récit de l'aventure visant à connaître cet univers. D'un autre côté, aucun érudit orientaliste n'a montré le lien entre son travail et son destin personnel d'écrivain (25). Aussi doit-on reconnaître dans les pages de Barrès un sommet de l'orientalisme.

Il lui fallut du courage pour aborder un domaine si complexe, si peu accessible. Mais il se sentait profondément attiré par cette philosophie car elle effaçait les frontières entre la pensée occidentale forgée par la Grèce et l'orientale telle que l'islam l'a fixée.

C'est donc un fait. Barrès fut séduit par l'ismaélisme, défini par JC. Frère (26) comme une «hérésie née de l'islam qui devint rapidement l'adversaire de la loi musulmane», née d'une scission survenue au sein du ch'isme, au VII^e siècle, à propos d'une querelle de succession du VI^e imam (son fils Ismael étant mort avant lui, s'est posé le problème de la légitimité de sa succession). On peut en discerner l'origine. S'étant bien informé auprès des érudits de son temps dont il donne le nom, de Sacy, Hammer, Defréméry, St. Guyard, Huart, Carra de Vaux et Massignon (27), il fut sans doute séduit par une doctrine qui, selon JC Frère était «pour le monde musulman la plus brillante des ouvertures œcuméniques vers les anciens mystères des religions de l'Iran et vers le christianisme» (28), une doctrine conciliant le néo-platonisme avec des idées issues des monothéismes afin de mettre en relief la pluralité du monde visible, auxquelles s'ajoutent des considérations d'ordre ésotérique (29). Et il fit le voyage pour aller à la rencontre du réel, l'ismaélisme syrien tel qu'il est incarné par ceux que l'on nomme les Assassins (Hashichins). Dans son récit, Barrès décrit des lieux, évoque les figures des maîtres, développe des points de doctrine, reliant ensemble ces éléments divers, conférant à son discours un intérêt historique évident car il fait de l'écrivain catholique une sorte d'adepte de la mystique ismaélite. Quel itinéraire!

Le passage et le séjour à Konya constituent également une séquence exceptionnelle dans la littérature du récit de voyage en Orient. Pourtant

UNE ENQUÊTE AUX PAYS DU LEVANT

s'impose d'emblée l'insolite conjonction que représente la venue, à quelques jours d'intervalle de Barrès et de Gide dans la ville de Jellal uddin Rûmî. Gide effectua un voyage en Turquie en avril-mai 1914 dont il publia les notes sous le titre «La Marche turque» (30). Éric Marty a pu établir que Gide était arrivé à Konya le 12 mai. L'impression qu'il livre à son carnet mérite d'être citée : « Il faut bien finir par avouer que Koniah est de beaucoup ce que j'ai vu de plus hybride, de plus vulgaire et de plus laid depuis que je suis en Turquie [...] » (31). L'auteur des Nourritures Terrestres ne peut pas, sans doute, envisager d'autre Orient que celui dont il eut la révélation dans le Sud algérien, particulièrement à Biskra dont l'image s'impose pour lui à Konya (32), ce qui montre combien il demeurait autant aveugle à la nature du relief anatolien qu'étranger à la culture turque. C'est à Barrès, ici curieusement bien plus «déraciné» que Gide, qu'il reviendra de rencontrer la réalité d'une des plus grandes figures de la pensée spirituelle et de la littérature mystique de l'Asie musulmane par le truchement d'une longue conversation avec le maître de l'ordre fondé au XIII^e siècle par Jallal uddin Rûmî et de la vision du samâ, le rituel de danses des derviches tourneurs qui introduisent des figures du chamanisme dans la représentation de l'union mystique. Le chapitre de l'Enquête qui évoque Konya (33) est le plus long du livre dont il constitue l'armature entière tant il force l'attention, réussissant à relier l'écrivain français, ardent catholique romain, à ce que représente alors Konya, l'un des pôles de la spiritualité islamique d'origine turco-iranienne. Jellal uddin Rûmî, né à Balkh (aujourd'hui en Afghânistân) en 1207, quitta son pays pour fuir l'invasion mongole et trouva refuge dans l'Empire seldjoukide d'Asie mineure dont la capitale était Konya. C'est là qu'il développa son œuvre lyrique et spirituelle, concentrée dans l'immense poème (plus de cinq cent mille vers) de langue persane intitulé Mathnawi, jugé comme l'équivalent d'un Coran persan (34)...

En rencontrant le dernier «grand maître» de l'ordre fondé par Rûmî et en publiant ses propos transcrits en français grâce au traducteur qui l'accompagnait, Barrès aura ainsi pu produire un témoignage unique de la pensée du dernier héritier du fondateur de l'Ordre. Une fois encore, il faut souligner l'intérêt historique des pages de Barrès sur ce sujet, et constater qu'elles n'ont fait l'objet, sauf erreur, d'aucune mention de la part de la traductrice française de Rûmî, Éva de Vitray-Meyerovitvh (35).

On mesure ainsi le vrai visage du livre. Il nous livre le regard de Barrès sur une part de lui-même qu'il importe, pour conclure notre propos, de tenter de cerner de près. Comment se définit l'Orient de Barrès à travers ce texte? Pourquoi nous paraît-il si fécond aujourd'hui encore? Il faut convenir que tel est l'enjeu véritable de l'œuvre? En allant au Levant,

PRÉFACE

Barrès est allé en fait au-devant de lui-même, de sa part orientale, déjà présente dans son discours, mais qu'il lui incombait de mettre en lumière au contact de la complexe réalité que lui permettait de rencontrer son voyage. En ce sens, l'on peut dire que ce voyage et le texte qui en est l'aboutissement ont eu valeur de traitement analytique en quelque sorte, réussissant à faire advenir la part obscure qu'il sentait enfermée en lui et qui est présente en chacun de soi (36). L'Orient barrésien paraît en premier lieu libérer une référence au paganisme antique qui serait l'une des données de la conscience, celle qui la relierait à ce que signifient la multiplicité des dieux célébrée par la mythologie et le recours à l'extase cérémonielle comme le montre la cérémonie des bacchantes (37). La reconnaissance de ce lien, entre soi et l'héritage gravé par le paganisme antique délivrerait l'être, lui permettant ainsi de libérer ce que Barrès nomme lui-même, évoquant l'un des maîtres de l'ismaélisme, «les énergies intérieures» (38), la véritable source de la vitalité spirituelle et de la connaissance de soi. Dans son texte, Barrès livre ainsi, plus clairement que dans tout autre, le fond de sa pensée religieuse, soit son «attrait» pour les «secrets» de l'Asie, ceux qui l'ont conduit sur les chemins des forteresses ismaéliennes de Syrie ou à la rencontre du cheikh de Konya. Cette Asie-là c'est celle qui se révèle à travers le mysticisme chi'ite ou la doctrine de l'union mystique enseignée par Rûmî. C'est une hétérodoxie par rapport à l'islam traditionnel, et c'est ce que recherchait Barrès qui, paradoxalement par rapport à sa foi chrétienne, exprime une vision qui peut paraître dangereuse, et qui traduit, il faut le dire aussi, une interprétation erronée et hélas raciste de l'histoire de l'Iran : «Quel désastre - écrit Barrès - pour cette race persane, qui appartient comme les Indiens, les Grecs, les Latins et nous-mêmes à la grande famille aryenne, d'avoir à s'accommoder de la pensée sémitique et d'une pensée contre sa nature? (39)».

Toutefois, et en dépit de ce point de vue malheureux, Barrès révèle qu'il a bien assimilé la complexité des spiritualités de l'Orient, et que celleci nous tend le miroir des voies multiples, jamais directes, qui, à l'intérieur de soi rejoignent un point à un autre. Le voyage en Orient doit être accompli, nous dit encore aujourd'hui le discours de Barrès, comme voyage dans les territoires de la conscience. Il faut lire ce texte face à l'Orient détruit.

Notes

- **1.** M. Barrès, *Une Enquête aux Pays du Levant*, Paris, Plon Nourrit, 2 volumes. Le texte avait été publié dans *la Revue des Deux Mondes*, la même année, du 15 février au 1^{er} novembre.
 - 2. Dans la littérature arabe, ce type de récit constitue un genre reconnu.
 - 3. Chateaubriand, Itinéraire de Paris à Jérusalem, Paris, Le Normant, 3 volumes, 1811.
- **4.** Voir notre article «le dernier des écrivains orientalistes» in *Barrès, Une tradition dans la modernité*, textes publiés par A. Guyaux (Actes du colloque de Mulhouse, Bâle et Fribourgen-Brisgau d'avril 1989, Paris, Honoré Champion, 1991, pp. 223-233). *La Colline inspirée*, Paris, Émile-Paul, 1913.
- **5**. Sur cette période, voir P. Dumont et Fr. Georgeon, «La mort d'un empire, (1908-1923) » in *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, Fayard, 1993, pp. 577-649.
- **6.** P. Loti et son fils S. Viaud, *Suprêmes Visions d'Orient*, fragments de journal intime, Paris, Calmann-Lévy, 1921. Voir sur cette période, A. Quella-Villéger, *Pierre Loti, le pèlerin de la planète*, Paris, Aubéron, 1998, chapitre XX, 1919-1923. L'auteur rappelle qu'après la signature du Traité de Sèvres (10 août 1920), il ne restait de l'ancien Empire ottoman que la région de Constantinople et l'Anatolie. «Les Turcs sont punis plus sévèrement de leur participation à la guerre que l'Allemagne elle-même» (p. 464).
- 7. D'où pouvait venir cette exigence? Peut-être de ses origines auvergnates qui auraient été mâtinées d'influences sarrasines («Une légende, accréditée par son teint paradoxalement mat, conféra à Barrès des origines orientales» écrit F. Broche), ou, plus obscurément, nous semble-t-il (encore que ceci ne soit pas incompatible avec cela), de sa propre féminité.
- **8**. Le Club de l'honnête homme a édité, avec les soins de P. Barrès, les œuvres complètes de Barrès en vingt volumes, de 1965 à 1969. Le tome XI, paru en 1968, préfacé par H. de Montherlant, regroupe, mais sans lien véritable entre eux les textes suivants: *Un Jardin sur l'Oronte, Une Enquête aux Pays du Levant, Faut-il autoriser les congrégations?* Par ailleurs, sans doute retrouve-t-on quelques pages de l'*Enquête* dans l'anthologie publiée en 1985 par JC. Berchet, *Le Voyage en Orient* (Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^c siècle, Paris, R. Laffont), mais, séparées de l'œuvre, soit de l'architecture qu'elle dessine, et amalgamées à un ensemble hétéroclite, elles ne peuvent en aucune façon conduire à vouloir décrypter le complexe message qui y est inscrit.
 - 9. F. Broche, Maurice Barrès, Paris, JC. Lattès, 558 pages.
- **10**. M. Barrès, *Mes Cahiers*, 1896-1923, ensemble de soixante cahiers d'écolier, publiés en 14 volumes de 1929 à 1957 (Plon), puis réédités, sous une forme abrégée (1130 pages), en 1994, par les soins et avec une présentation de G. Dupré (Plon).
- **11**. L'ouvrage n'est pas cité par F. Broche dans sa bibliographie des ouvrages sur M. Barrès (*op. cit.*, p. 536).